

L'Origine du monde

Jorge Edward

Numéro 84, automne 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20659ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Edward, J. (2001). L'Origine du monde. *Nuit blanche*, (84), 7-7.

L'Origine du monde*

Traduit de l'espagnol (chili) par Émile et Nicole Martel

« Dans les œuvres autobiographiques de Stendhal, dans ce qu'on appelle les 'écrits intimes', il y a un personnage qui revient de façon récurrente, un ami que le narrateur observe toujours avec curiosité, s'amusant de ses folies, de ses excentricités et, surtout, de ses prouesses érotiques, et dont il fait ressortir un trait, de manière insistante et dans des passages très éloignés les uns des autres, révélant ce qui est presque une obsession : il a besoin de faire l'amour avec une femme différente chaque soir. Une fois qu'il a possédé cette femme, son corps devient pour lui, pour le personnage en question, aussi peu intéressant que celui d'un homme. C'est ce que conte monsieur Stendhal dans des pages dont je ne me souviens pas avec précision puisque je le cite de mémoire. En tant que stendhalien de longue date (dans ma quarantaine juvénile, j'ai défendu dans un article embrouillé, prétentieux, publié dans la revue Aurora, la théorie extravagante que l'auteur de La Chartreuse de Parme était un précurseur du marxisme), j'ai souvent soupçonné que ce personnage, qui apparaît au tournant de divers textes, dans les chapitres sur Paris, la rue de Grenelle ou le faubourg Saint-Germain, dans Henry Brulard, dans les épisodes londoniens des Souvenirs d'égotisme, dans des pages de journal et de correspondance, c'était Stendhal lui-même, qui se peignait dans un mélange de narcissisme et d'indulgence, avec cette ambiguïté revêche, trompeuse, jusqu'à un certain point complaisante, propre à l'autoportrait littéraire, et je pense aussi que la réincarnation actuelle dudit personnage, pour moi en tout cas, à l'intérieur de mon petit univers à moi, était, ou est, nul autre que Felipe Díaz. Je m'en doutais depuis un bon moment, et maintenant, après les événements des deux dernières semaines, mes suspensions tendent à se confirmer. Je le lui ai dit, par ailleurs, quand l'occasion s'en est présentée, lors d'une confrontation inégale entre whisky et limonade et il en profita pour déterrer une histoire de jupe que je n'avais pas encore entendue. Je lui en connaissais un grand nombre, bien sûr, mais j'avais parfois l'impression paranoïaque qu'il me trompait avec des demi-vérités, feignant de tout me raconter, comme s'il avait été incapable de me cacher quoi que ce soit, de telle sorte que ce qu'il me taisait était encore bien plus dissimulé. Paranoïa ? Allez savoir ! En tout cas il me raconta, quand je lui mentionnai son prédécesseur stendhalien, l'histoire d'une fille de Montparnasse, Mélanie Sylvestre, jolie femme, originaire du midi de la France, plutôt robuste, à la peau épaisse et foncée, un peu vicieuse, amie dans sa prime jeunesse de Giacometti et d'autres artistes, et qui avait couché un de ces soirs avec un aristocrate connu, propriétaire, pour être plus précis, d'un petit vignoble des environs de Dijon, vignoble enchâssé, pour comble, dans l'illustre et vineux cœur de la Bourgogne. De son œil libertin, Mélanie avait immédiatement compris que le marquis de je ne sais quoi, et viticulteur, appartenait au groupe humain décrit par Stendhal. Dès lors elle avait gagné sa vie à partir de cette profitable découverte, à lui obtenir des femmes non professionnelles, toujours amateurs, pour ses diversions nocturnes. Felipe ajouta, se couvrant la bouche d'une main, car les faux mystères l'enchantaient, le salaud, qu'il avait lui-même fait l'amour avec la fameuse Mélanie et qu'il avait eu l'occasion de déguster quelques bouteilles pansues et bourguignonnes de « Monsieur le Marquis ».

« – Combien de fois ? lui demandai-je, à la manière des confesseurs inquisiteurs et trempés de sueur de notre adolescence, et lui, en haussant les épaules, répondit :

« – Deux nuits. Deux nuits très distantes l'une de l'autre. Alors ta théorie de la nuit unique, ou de la baise unique, a été réfutée, au moins en ce qui me concerne !

« Il y avait longtemps qu'il m'avait raconté cette histoire, et au moment où je l'attendais, samedi matin, à la terrasse du Dôme, elle m'était revenue à la mémoire par une évidente association d'idées. Felipe arriva un peu après-midi, très pomponné, chemise bleu foncé et veste de lin crème, cette combinaison de vêtements des Américains du Sud qui ont appris depuis l'enfance à s'habiller avec astuce et coquetterie, chose peu fréquente, bien sûr, chez les intellectuels de gauche qui arrivaient à Paris essoufflés, à la recherche de la gloire internationale (au début des années soixante) ou poursuivis par le dictateur de service, ou les deux. Il paraissait un peu pâle, frais rasé et même parfumé, le regard froid, absent, et il portait sous le bras un gros rouleau de journaux : Libération, Le Figaro, l'International Herald Tribune, El País, Le Monde de la veille, et peut-être un autre.

« – Maintenant, dit-il avec un air de résignation qui lui évitait de plus amples confessions, et qui m'obligea, vu son pathétisme, sa candeur, à cacher mon rire, je vais me consacrer à l'écoute des études pour piano de Sergueï Rachmaninov, qui me plaisent beaucoup, j'ai fini par le comprendre, quoiqu'elles ne correspondent pas au goût reconnu du petit monde des licenciées en philosophie...

« – Alors ça n'a pas marché avec les licenciées ?

« Il fit un geste en l'air en indiquant, comme Hamlet à son ami, qu'il y avait des choses dans ce bas monde, et dans l'autre, que ma philosophie, puisque nous parlions de philosophie, n'arrivait pas à comprendre.

« – ... à lire les lettres de Sénèque ; à relire Marcel Proust et Dostoïevski ; à jeter un coup d'œil sur l'œuvre de Pérez Galdós... **NS**

*Extrait du roman *L'Origine du monde*, à paraître en 2002 aux éditions Les Allusifs.